

## LIVRE IV.

## A R G U M E N T.

SATAN à la vue d'Éden et près du lieu où il doit tenter l'entreprise hardie qu'il a seul projetée contre Dieu et contre l'homme, flotte dans le doute et est agité de plusieurs passions, la frayeur, l'envie et le désespoir. Mais enfin il se confirme dans le mal, il s'avance vers le Paradis, dont l'aspect extérieur et la situation sont décrits. Il en franchit les limites; il se repose dans la forme d'un cormoran, sur l'arbre de vie, comme le plus haut du jardin, pour regarder autour de lui. Description du jardin; première vue d'Adam et d'Ève par Satan; son étonnement à l'excellence de leur forme et à leur heureux état; sa résolution de travailler à leur chute. Il entend leurs discours; il apprend qu'il leur était défendu sous peine de mort de manger du fruit de l'arbre de science: il projette de fonder là-dessus sa tentation en leur persuadant de transgresser l'ordre: il les laisse quelque temps pour en apprendre davantage sur leur état par quelque autre moyen. Cependant Uriel descendant sur un rayon du soleil, avertit Gabriel (qui avait sous sa garde la porte du Paradis) que quelque mauvais esprit s'est échappé de l'abîme, qu'il a passé à midi par la sphère du soleil sous la forme d'un bon ange, qu'il est descendu au Paradis et s'est trahi après par ses gestes furieux sur la montagne: Gabriel promet de le trouver avant le matin. La nuit venant, Adam et Ève parlent d'aller à leur repos. Leur bosquet décrit; leur prière du soir. Gabriel faisant sortir ses escadrons de Veilles de nuit, pour faire la ronde dans le Paradis, détache deux forts anges vers le berceau d'Adam, de peur que le malin esprit ne fût là faisant du mal à Adam et Ève endormis. Là ils trouvent Satan à l'oreille d'Ève, occupé à la tenter dans un songe, et ils l'amènent, quoiqu'il ne le voulût pas, à Ga-

briel. Questionné par celui-ci, il répond dédaigneusement, se prépare à la résistance; mais empêché par un signe du ciel, il fuit hors du Paradis.

Oh! que ne se fit-elle entendre cette voix admonitrice dont l'apôtre qui vit l'Apocalypse fut frappé quand le Dragon, mis dans une seconde déroute, accourut furieux pour se venger sur les hommes; voix qui criait avec force dans le ciel: *Malheur aux habitans de la terre!* Alors, tandis qu'il en était temps, nos premiers parens eussent été avertis de la venue de leur secret ennemi; ils eussent peut-être ainsi échappé à son piège mortel! Car à présent Satan, à présent enflammé de rage, descendit pour la première fois sur la terre; tentateur avant d'être accusateur du genre humain, il vint pour faire porter la peine de sa première bataille perdue, et de sa fuite dans l'Enfer, à l'homme innocent et fragile. Toutefois, quoique téméraire et sans frayeur, il ne se réjouit pas dans sa vitesse; il n'a point de sujet de s'enorgueillir en commençant son affreuse entreprise. Son dessein maintenant près d'éclorre, roule et bouillonne dans son sein tumultueux, et comme une machine infernale, il recule sur lui-même.

L'horreur et le doute déchirent les pensées troubles de Satan, et jusqu'au fond soulèvent l'Enfer au dedans de lui; car il porte l'Enfer en lui et autour de lui; il ne peut pas plus fuir l'Enfer d'un pas, qu'il ne peut se fuir lui-même en changeant de place. La conscience éveille le désespoir qui sommeillait, éveille dans l'Archange le souvenir amer de ce qu'il fut, de ce qu'il est, et de ce qu'il doit être: de pires actions doivent amener de plus grands supplices. Quelquefois sur Eden qui maintenant se déploie agréable à sa vue, il

attache tristement son regard malheureux; quelquefois il le fixe sur le ciel et sur le soleil, resplendissant alors dans sa haute tour du midi. Après avoir tout repassé dans son esprit, il s'exprima de la sorte avec des soupirs :

« O toi qui, couronné d'une gloire incomparable ,  
 « regardes du haut de ton empire solitaire comme le  
 « Dieu de ce monde nouveau ! toi, à la vue duquel  
 « toutes les étoiles cachent leurs têtes amoindries ; je  
 « crie vers toi, mais non avec une voix amie ; je ne  
 « prononce ton nom , ô soleil, que pour te dire com-  
 « bien je hais tes rayons ! Ils me rappellent l'état dont  
 « je suis tombé et combien autrefois je m'élevais glo-  
 « rieux au-dessus de ta sphère.

« L'orgueil et l'ambition m'ont précipité; j'ai  
 « fait la guerre dans le ciel au Roi du ciel qui n'a  
 « point d'égal. Ah ! pourquoi ? il ne méritait pas de  
 « moi un pareil retour, lui qui m'avait créé ce que  
 « j'étais dans un rang éminent; il ne me reprochait  
 « aucun de ses bienfaits; son service n'avait rien de  
 « rude. Que pouvais-je faire de moins que de lui  
 « offrir des louanges, hommage si facile ! que de lui  
 « rendre des actions de grâces ? combien elles lui  
 « étaient dues ! Cependant toute sa bonté n'a opéré  
 « en moi que le mal, n'a produit que la malice.  
 « Elevé si haut, j'ai dédaigné la sujétion; j'ai pensé  
 « qu'un degré plus haut je deviendrais le Très-Haut ;  
 « que dans un moment j'acquitterais la dette immen-  
 « se d'une reconnaissance éternelle, dette si lourde ;  
 « toujours payer, toujours devoir. J'oubliais ce que je  
 « recevais toujours de lui; je ne compris pas qu'un  
 « esprit reconnaissant en devant ne doit pas, mais qu'il  
 « paie sans cesse, à la fois endetté et acquitté. Était-

« ce donc là un fardeau ? Oh ! que son puissant destin  
 « ne me créa-t-il un ange inférieur ! je serais encore  
 « heureux ; une espérance sans bornes n'eût pas fait  
 « naître l'ambition. Cependant pourquoi non ? quel-  
 « que autre Pouvoir aussi grand aurait pu aspirer au  
 « trône et m'aurait, malgré mon peu de valeur, en-  
 « traîné dans son parti. Mais d'autres Pouvoirs aussi  
 « grands ne sont pas tombés; ils sont restés inébranla-  
 « bles, armés au dedans et au dehors contre toute  
 « tentation. N'avais-tu pas la même volonté libre et la  
 « même force pour résister ? Tu l'avais; qui donc et  
 « quoi donc pourrais-tu accuser, si ce n'est le libre  
 « amour du ciel qui agit également envers tous ?

« Qu'il soit donc maudit cet amour, puisque l'a-  
 « mour ou la haine pour moi semblables, m'ap-  
 « portent l'éternel malheur ! Non ! sois maudit toi-  
 « même, puisque par ta volonté contraire à celle de  
 « Dieu, tu as choisi librement ce dont tu te repens si  
 « justement aujourd'hui !

« Ah ! moi, misérable ! par quel chemin fuir la co-  
 « lère infinie et l'infini désespoir ? Par quelque che-  
 « min que je fuie, il aboutit à l'Enfer ; moi-même je  
 « suis l'enfer ; dans l'abîme le plus profond est au de-  
 « dans de moi un plus profond abîme, qui, large ou-  
 « vert, menace sans cesse de me dévorer ; auprès de  
 « ce gouffre l'Enfer où je souffre semble le ciel.

« Oh ! ralentis tes coups ! n'est-il aucune place lais-  
 « sée au repentir, aucune à la miséricorde ? aucune ,  
 « il faut la soumission. Ce mot, l'orgueil et ma crainte  
 « de la honte aux yeux des Esprits de dessous me l'in-  
 « terdisent; je les séduisis avec d'autres promesses ,  
 « avec d'autres assurances que des assurances de  
 « soumission, me vantant de subjuguier le Tout-Puis-

« sant ! Ah ! malheureux que je suis ! ils savent peu  
 « combien chèrement je paie cette jactance si vaine,  
 « sous quels tourmens intérieurement je gémiss, tandis  
 « qu'ils m'adorent sur le trône de l'enfer ! Le plus élevé  
 « avec le sceptre et le diadème, je suis tombé le plus  
 « bas, seulement supérieur en misères ! telle est la  
 « joie que trouve l'ambition.

« Mais supposé qu'il soit possible que je me re-  
 « pente, que j'obtienne par un acte de grâce mon  
 « premier état, ah ! la hauteur du rang ferait bientôt  
 « renaître la hauteur des pensées : combien serait ré-  
 « tracté vite ce qu'une feinte soumission aurait juré !  
 « L'allègement du mal désavouerait comme nuls et  
 « arrachés par la violence, des vœux prononcés dans  
 « la douleur. Jamais une vraie réconciliation ne peut  
 « naître, là où les blessures d'une haine mortelle ont  
 « pénétré si profondément. Cela ne me conduirait  
 « qu'à une pire infidélité, et à une chute plus pesante.  
 « J'achèterais cher une courte intermission payée d'un  
 « double supplice. Il le sait celui qui me punit ; il est  
 « aussi loin de m'accorder la paix que je suis loin de  
 « la mendier. Tout espoir exclu, voici qu'au lieu de  
 « nous rejetés, exilés, il a créé l'homme, son nou-  
 « veau délice, et pour l'homme ce monde. Ainsi,  
 « adieu espérance, et avec l'espérance, adieu crainte,  
 « adieu remords. Tout bien est perdu pour moi. Mal,  
 « sois mon bien : par toi au moins je tiendrai l'empire  
 « divisé entre moi et le roi du ciel ; par toi je règnerai  
 « peut-être sur plus d'une moitié de l'univers, ainsi  
 « que l'homme et ce monde nouveau l'apprendront  
 « en peu de temps. »

Tandis qu'il parlait de la sorte, chaque passion  
 obscurcissait son visage trois fois changé par la pâle

colère, l'envie et le désespoir ; passions qui défigu-  
 raient son visage emprunté, et auraient trahi son dé-  
 guisement si quelque œil l'eût aperçu ; car les esprits  
 célestes sont toujours exempts de ces honteux désor-  
 dres. SATAN s'en ressouvint bientôt et couvrit ses per-  
 turbations d'un dehors de calme : artisan de fraude,  
 ce fut lui qui le premier pratiqua la fausseté sous une  
 apparence sainte, afin de cacher sa profonde malice  
 renfermée dans la vengeance. Toutefois il n'était pas  
 encore assez exercé dans son art, pour tromper Uriel  
 une fois prévenu : l'œil de cet archange l'avait suivi  
 dans la route qu'il avait prise ; il le vit sur le mont  
 Assyrien plus défiguré qu'il ne pouvait convenir à  
 un esprit bienheureux ; il remarqua ses gestes fu-  
 rieux, sa contenance égarée alors qu'il se croyait  
 seul, non observé, non aperçu.

SATAN poursuit sa route et approche de la limite  
 d'Eden. Le délicieux Paradis, maintenant plus près,  
 couronne de son vert enclos, comme d'un boulevard  
 champêtre, le sommet aplati d'une solitude escar-  
 pée ; les flancs hirsutes de ce désert, hérissés d'un  
 buisson épais, capricieux et sauvage, défendent tout  
 abord. Sur sa cime croissaient à une insurmontable  
 hauteur les plus hautes futaies de cèdres, de pins,  
 de sapins, de palmiers, scène sylvaine ; et comme  
 leurs rangs superposent ombrages sur ombrages, ils  
 forment un théâtre de forêts de l'aspect le plus majes-  
 tueux. Cependant plus haut encore que leurs cimes,  
 montait la muraille verdoyante du Paradis : elle ou-  
 vrait à notre premier père une vaste perspective, sur  
 les contrées environnantes de son empire.

Et plus haut que cette muraille, qui s'étendait cir-  
 culairement au-dessous de lui, apparaissait un cercle

des arbres les meilleurs et chargés des plus beaux fruits. Les fleurs et les fruits dorés formaient un riche émail de couleurs mêlées : le soleil y imprimait ses rayons avec plus de plaisir que dans un beau nuage du soir, ou dans l'arc humide, lorsque Dieu arrose la terre.

Ainsi charmant était ce paysage. A mesure que Satan s'en approche, il passe d'un air pur dans un air plus pur qui inspire au cœur des délices et des joies printanières capables de chasser toute tristesse, hors celle du désespoir. De douces brises secouant leurs ailes odoriférantes, dispensaient des parfums naturels et révélaient les lieux auxquels elles déroberent ces dépouilles embaumées. Comme aux matelots qui ont cinglé au-delà du cap de bonne-Espérance, et ont déjà passé Mosambique, les vents du nord-est apportent, loin en mer, les parfums du Saba du rivage aromatique de l'Arabie Heureuse; charmés du retard, ces navigateurs ralentissent encore leur course; et, pendant plusieurs lieues, réjoui par la senteur agréable, le vieil Océan sourit : ainsi ces suaves émanations accueillent l'Ennemi qui venait les empoisonner. Il en était plus satisfait que ne le fut Asmodée de la fumée du poisson qui le chassa, quoique amoureux, d'auprès de l'épouse du fils de Tobie; la vengeance le força de fuir de la Médie jusqu'en Égypte, où il fut fortement enchaîné.

Pensif et avec lenteur, Satan a gravi le flanc de la colline sauvage et escarpée; mais bientôt il ne trouve plus de route pour aller plus loin; tant les épines entrelacées comme une haie continue, et l'exubérance des buissons, ferment toute issue à l'homme ou à la bête qui prend ce chemin. Le Paradis n'avait qu'une

porte, et elle regardait l'orient du côté opposé; ce que l'archifélon ayant vu, il dédaigna l'entrée véritable; par mépris, d'un seul bond léger, il franchit toute l'enceinte de la colline et de la plus haute muraille, et tombe en dedans sur ses pieds.

Comme un loup rôdant, contraint par la faim de chercher les nouvelles traces d'une proie, guette le lieu où les pasteurs ont enfermé leurs troupeaux dans des parcs en sûreté, le soir au milieu des champs; il saute facilement par-dessus les claies, dans la bergerie : ou comme un voleur âpre à débarrasser de son trésor un riche citadin dont les portes épaisses, barrées et verrouillées ne redoutent aucun assaut; il grimpe aux fenêtres ou sur les toits : ainsi le premier grand voleur escalade le bercail de Dieu, ainsi depuis escaladèrent son Église les impurs mercenaires.

Satan s'envola, et sur l'arbre de vie (l'arbre du milieu et l'arbre le plus haut du Paradis) il se posa semblable à un Cormoran. Il n'y regagna pas la véritable vie, mais il y médita la mort de ceux qui vivaient; il ne pensa point à la vertu de l'arbre qui donne la vie, et dont le bon usage eût été le gage de l'immortalité, mais il se servit seulement de cet arbre pour étendre sa vue au loin; tant il est vrai que nul ne connaît, Dieu seul excepté, la juste valeur du bien présent; mais on pervertit les meilleures choses par le plus lâche abus, ou par le plus vil usage.

Au-dessous de lui, avec une nouvelle surprise, dans un étroit espace, il voit renfermée pour les délices des sens de l'homme, toute la richesse de la nature, ou plutôt il voit un ciel sur la terre; car ce bienheureux Paradis était le jardin de Dieu, par lui-même planté à l'orient d'Eden. Eden s'étendait à l'est depuis Auran

jusqu'aux tours royales de la Grande-Séleucie, bâtie par les rois grecs, ou jusqu'au lieu où les fils d'Eden habitèrent long-temps auparavant, en Télassar. Sur ce sol agréable, DIEU traça son plus charmant jardin; il fit sortir de la terre féconde les arbres de la plus noble espèce pour la vue, l'odorat et le goût. Au milieu d'eux était l'arbre de vie, haut, élevé, épanouissant son fruit d'ambrosie d'or végétal. Tout près de la vie, notre mort, l'arbre de la science, croissait; science du bien, achetée cher par la connaissance du mal.

Au midi, à travers Eden, passait un large fleuve; il ne changeait point de cours, mais sous la montagne raboteuse il se perdait engouffré: DIEU avait jeté cette montagne comme le sol de son jardin élevé sur le rapide courant. L'onde, à travers les veines de la terre poreuse qui l'attirait en haut par une douce soif, jaillissait fraîche fontaine, et arrosait le jardin d'une multitude de ruisseaux. Ces ruisseaux réunis, tombaient d'une clairière escarpée et rencontraient au-dessous le fleuve qui ressortait de son obscur passage: alors divisé en quatre branches principales, il prenait des routes diverses, errant par des pays et des royaumes fameux, dont il est inutile ici de parler.

Disons plutôt, si l'art le peut dire, comment de cette fontaine de saphir les ruisseaux tortueux roulent sur des perles orientales et des sables d'or; comment, en sinueuses erreurs sous les ombrages abaissés, ils épandent le nectar, visitent chaque plante, et nourrissent des fleurs dignes du Paradis. Un art raffiné n'a point arrangé ces fleurs en couches, ou en bouquets curieux; mais la nature libérale les a versées

avec profusion sur la colline, dans le vallon, dans la plaine, là où le soleil du matin échauffe d'abord la campagne ouverte, et là où le feuillage impénétrable rembrunit à midi les bosquets.

Tel était ce lieu; asile heureux et champêtre d'un aspect varié; bosquets dont les arbres riches pleurent des larmes de baumes et de gommés parfumées; bocages dont le fruit d'une écorce d'or poli se suspend aimable, et d'un goût délicieux; fables vraies de l'Hespérie si elles sont vraies, c'est seulement ici. Entre ces bosquets sont interposés des clairières, des pelouses rases, des troupeaux paissant l'herbe tendre; ou bien des monticules plantés de palmiers s'élèvent; le giron fleuri de quelque vallon arrosé déploie ses trésors; fleurs de toutes couleurs, et la rose sans épines.

D'un autre côté sont des antres et des grottes ombragées qui servent de fraîches retraites; la vigne, les enveloppant de son manteau, étale ses grappes de pourpre, et rampe élégamment opulente. En même temps des eaux sonores tombent de la déclivité des collines; elles se dispersent, ou dans un lac qui étend son miroir de cristal à un rivage dentelé et couronné de myrtes, elles unissent leur cours. Les oiseaux s'appliquent à leur chœur; des brises, de printanières brises, soufflant les parfums des champs et des bocages, accordent à l'unisson les feuilles tremblantes, tandis que l'universel Pan, dansant avec les Grâces et les Heures, conduit un printemps éternel. Ni la charmante campagne d'Enna, où Proserpine cueillant des fleurs, elle-même fleur plus belle, fut cueillie par le sombre Pluton (Cérès, dans sa peine, la chercha par toute la terre); ni l'agréable bois de Daphné près l'Oronte; ni la source inspirée de Castalie, ne

peuvent se comparer au Paradis d'Eden; encore moins l'île Nisée qu'entoure le fleuve Triton, où le vieux Cham (appelé Ammon par les Gentils, et Jupiter Lydien) cacha Amalthée et son fils florissant, le jeune Bacchus, loin des yeux de Rhéa sa marâtre. Le mont Amar où les rois d'Abyssinie gardent leurs enfans (quoique supposé par quelques-uns le véritable Paradis); ce mont, sous la ligne Ethiopique, près de la source du Nil, entouré d'un roc brillant que l'on met tout un jour à monter, est loin d'approcher du jardin d'Assyrie, où l'Ennemi vit sans plaisir tous les plaisirs, toutes les créatures vivantes, nouvelles et étranges à la vue.

Deux d'entre elles, d'une forme bien plus noble, d'une stature droite et élevée, droite comme celle des Dieux, vêtues de leur dignité native dans une majesté nue, paraissent les seigneurs de tout, et semblaient dignes de l'être. Dans leurs regards divins brillait l'image de leur glorieux auteur, avec la raison, la sagesse, la sainteté sévère et pure, sévère, mais placée dans cette véritable liberté filiale qui fait la véritable autorité dans les hommes. Ces deux créatures ne sont pas égales, de même que leurs sexes ne sont pareils : LUI formé pour la contemplation et le courage; ELLE pour la mollesse et la grâce séduisante; LUI pour DIEU seulement; ELLE pour DIEU en LUI. Le beau et large front de l'homme et son œil sublime annoncent la suprême puissance; ses cheveux d'hyacinthe, partagés sur le devant, pendent en grappe d'une manière mâle, mais non au-dessous de ses fortes épaules. La femme porte comme un voile sa chevelure d'or qui descend éparse et sans ornement jusqu'à sa fine ceinture, se roule en capricieux

anneaux, comme la vigne replie ses attaches; symbole de la dépendance, mais d'une dépendance demandée avec une douce autorité, par la femme accordée, par l'homme mieux reçue; accordée avec une soumission contenue, un décent orgueil, une tendre résistance, un amoureux délai. Aucune partie mystérieuse de leur corps n'était alors cachée; alors la honte coupable n'existait point : honte déshonnête des ouvrages de la nature, honneur déshonorable, enfant du péché, combien avez-vous troublé la race humaine avec des apparences, de pures apparences de pureté! Vous avez banni de la vie de l'homme sa plus heureuse vie, la simplicité et l'innocence sans tache!

Ainsi passait le couple nu; il n'évitait ni la vue de Dieu, ni celle des anges, car il ne songeait point au mal; ainsi passait, en se tenant par la main, le plus beau couple qui depuis s'unit jamais dans les embrassemens de l'amour : Adam, le meilleur des hommes qui furent ses fils, Ève, la plus belle des femmes qui naquirent ses filles.

Sous un bouquet d'ombrage, qui murmure doucement sur un gazon vert, ils s'assirent au bord d'une limpide fontaine. Ils ne s'étaient fatigués au labeur de leur riant jardinage, qu'autant qu'il le fallait pour rendre le frais zéphyr plus agréable, le repos plus paisible, la soif et la faim plus salutaires. Ils cueillirent les fruits de leurs repas du soir; fruits délectables que leur cédaient les branches complaisantes, tandis qu'ils reposaient inclinés sur le mol duvet d'une couche damassée de fleurs. Ils suçaient des pulpes savoureuses, et à mesure qu'ils avaient soif, ils buvaient dans l'écorce des fruits l'eau débordante.